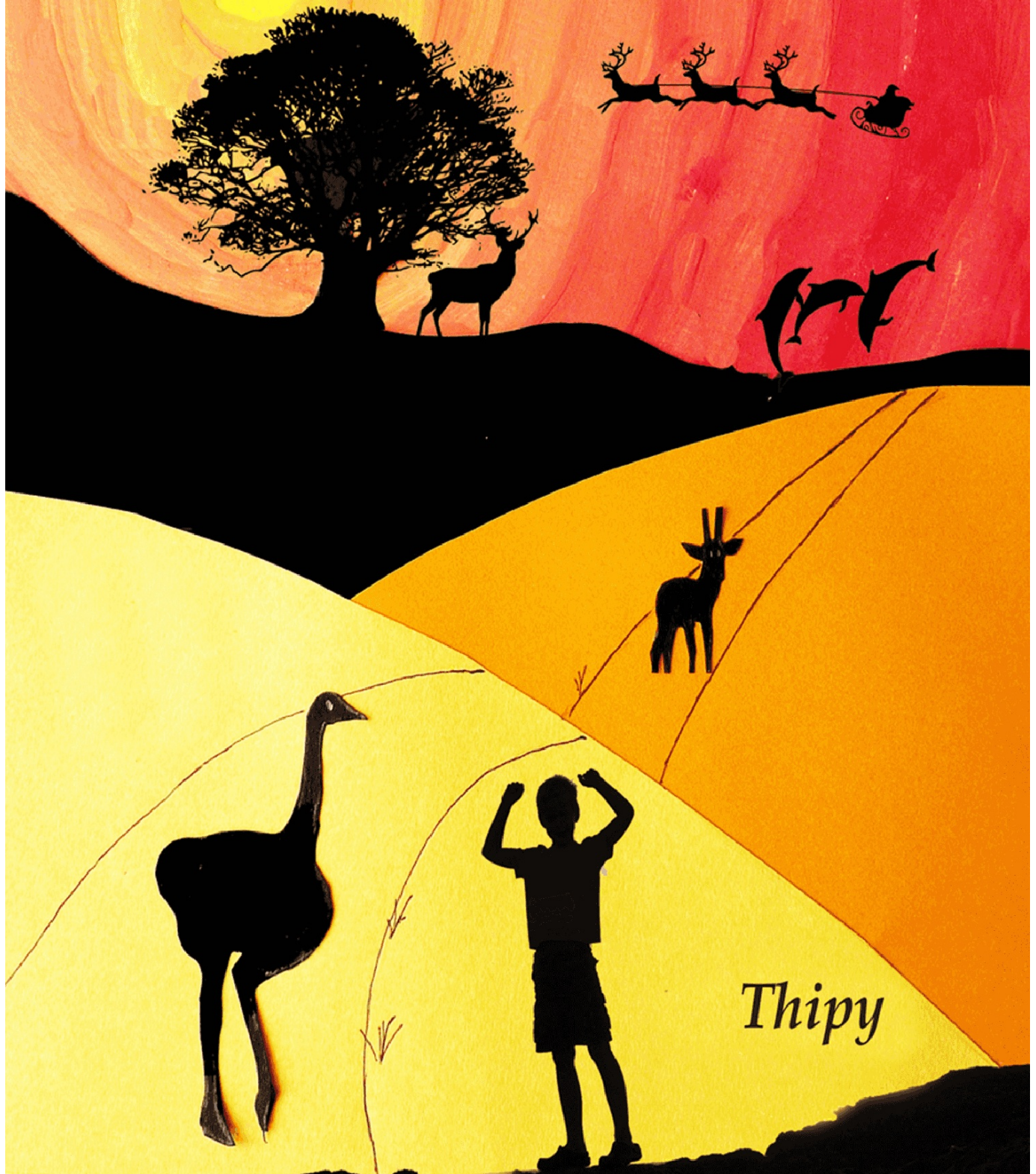


Les aventures rêvées du petit Albert



Thipy

THIPY

Les Aventures Rêvées
du petit Albert

© THIPIY, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8002-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ALBERT À LA RECHERCHE DE L'OASIS

1

Ce jour-là, c'était sortie de classe. Une joie pour le petit Albert, enfant de 7 ans qui est toujours avide de connaissances. Il s'intéresse à tout et a toujours avec lui son petit carnet à spirale pour prendre des notes ou faire des croquis.

Le départ était prévu à 8 h de l'école et il était temps de partir, sa mère vérifia son sac pour la troisième fois.

— Alors, ton sandwich au jambon, deux petites bouteilles d'eau, la pomme, biscuits et briquette de jus de fruits pour le goûter et ta casquette bien sûr.

— C'est bon, maman, tout y est. Mais pour la pomme, je ne suis pas sûr...

— Tu sais que ton grand-père y tient, elle vient de son verger et en vante ses qualités à qui veut l'entendre. Allez, file, ton père t'attend dans la voiture.

— Bon d'accord, au revoir maman, à ce soir.

Et après un bisou, il s'engouffra dans la voiture.

Arrivés sur place, une multitude d'enfants excités tournaient autour des parents qui essayaient de les calmer sans succès.

— Tiens mon fils, un peu d'argent de poche, tu trouveras bien quelques souvenirs.

— Oh merci papa, je t'aime. À ce soir, cria-t-il en courant rejoindre ses camarades.

Déjà, la maîtresse appelait les enfants en tapant des mains.

— Allez les enfants, tout le monde dans le bus, prochain arrêt le zoo.

Au zoo, Albert aima particulièrement la zone africaine, la majesté des girafes, la masse impressionnante des éléphants qui semblaient apprécier l'arrosage que leur prodiguait un soigneur, la force tranquille des lions...

Puis vinrent les enclos d'animaux plus gracieux comme les autruches et

plusieurs espèces d'antilopes comme l'antilope noire, l'impala ou la gazelle Dorcas qu'Albert trouva fort sympathique avec sa petite taille et son agilité, l'une d'elles s'approcha du grillage et le regarda un instant avant de repartir en faisant des bonds impressionnants.

En fin de visite, la classe put passer par l'infirmerie. On y trouvait des bêtes en convalescence à la suite de blessures mais une autre était actuellement entre les mains d'un soigneur. Il expliqua qu'il s'agissait d'un fennec, petit renard d'Afrique aux oreilles plus grandes que la tête. Il était adorable, une vraie peluche, pensa Albert. Blessé à une patte, le soigneur lui posait une attelle en assurant que dans quelques jours il gambaderait à nouveau.

En passant par la boutique du zoo avant le départ, Albert choisit un poster de la petite gazelle et un livre sur la faune sauvage.

Le soir, après avoir raconté avec enthousiasme sa journée à ses parents au cours du repas, Albert épingla au mur de sa chambre son poster et s'installa sur son lit, feuilleta un moment son livre mais fatigué, le reposa. Son regard se porta sur l'image de la gazelle, elle semblait à nouveau le fixer de ses yeux malicieux comme pour l'inviter à la rejoindre mais ceux d'Albert se fermèrent d'eux-mêmes et il s'endormit.

Il fut alors transporté en Afrique, précisément devant un centre de soins isolé dans une zone fertile au sud du Sahara, entouré d'une gazelle et d'une autruche. Aucune ne semblait surprise de le voir, elles le saluèrent même.

— Bonjour Albert, dit la gazelle.

— Tu me connais ? balbutia-t-il.

— Bien sûr, je t'ai vu au zoo aujourd'hui. Je m'appelle Razielle et mon amie l'autruche, c'est Octavia.

Cette dernière le salua d'une gracieuse révérence.

Albert se souvint de cette gazelle, pas bien grande mais pourvue de longues cornes pointues.

Quant à Octavia, c'était une belle autruche de deux mètres au plumage noir, au bec d'un rose nacré et aux longs cils noirs. Consciente de sa beauté et de son rang (l'autruche est le plus grand oiseau du monde), elle adoptait une attitude hautaine et pincée. Mais ses amis savaient qu'elle était généreuse et toujours prête à rendre service.

— Que fait-on ici ? que se passe-t-il ?

— Nous attendons des nouvelles de Natil, un petit fennec. Nous l'avons déposé à la grille du centre car il se plaignait de douleurs. C'est Virgil, le chien de garde, qui a prévenu son maître de l'arrivée d'un nouveau patient.

Razielle connaissait bien la famille de Natil, venant d'une région plus éloignée du Sahara d'où elle avait été chassée par la progression des habitations humaines, elle s'était installée près du domicile de Razielle qui prit le tout jeune fennec en affection. Elle l'accompagnait lors de ses premiers pas et le protégeait si nécessaire.

— Alors ? demanda Razielle pour la troisième fois.

— Toujours rien, répondit Octavia qui de son long cou apercevait la porte de l'infirmerie, Virgil est toujours à l'écoute.

À ce moment, le vétérinaire terminait avec son assistant l'examen de Natil.

— C'est bon, il revient.

— Le vétérinaire est pessimiste, rapporta le chien, apparemment ses reins fonctionnent mal, d'après lui, il n'y a pas de traitement, pauvre Natil.

Dans le silence qui suivit, l'abattement se peignait sur les visages, aucun n'osait prendre la parole.

— Ce n'est pas possible, dit Razielle, il y a forcément quelque chose à faire.

— « Phébel ».

Ce mot émis d'une voix grave et caverneuse fit sursauter tout le monde



— L'oasis Phébel, reprit Mastok, comme si cela paraissait évident pour lui.

Mastok était un éléphant de passage au centre pour... comment dire... des soins de manucures. Personne n'avait prêté attention à lui malgré sa taille, il semblait dormir paisiblement.

Sortant de leur torpeur, Albert et les autres le regardèrent sans comprendre.

— il n'a plus toute sa tête, dit Razielle avec compassion pour le vieil éléphant.

— D'après les anciens, dit Octavia, l'oasis Phébel abrite une plante miraculeuse, le suc contenu dans ses tiges a le pouvoir de guérison, mais Phébel est une légende.

— Ce n'est pas une légende, dit Mastok, mon grand-père a découvert l'oasis par hasard lors d'une tempête de sable. Coincé plusieurs jours à attendre la fin de celle-ci, il mangea ce qu'il trouva et découvrit une plante qu'il n'avait jamais vue, une sorte d'œuf sortant de terre avec des ramifications terminées par de larges feuilles. En les mastiquant, il se rendit compte que ses vieilles douleurs articulaires avaient disparu. En repartant, il emporta quelques branches. Sur le chemin du retour, il prit des points de repère pour retrouver plus tard l'oasis. À son arrivée, il fit mastiquer les branches par les membres malades de sa troupe et tous recouvrèrent une excellente santé.

— Tu oublies de dire que depuis personne n'a su retrouver l'oasis. Je vous le répète, pour moi, c'est une légende.

— Mon grand-père n'était pas du genre menteur, dit Mastok vexé.

— Ne vous disputez pas voyons, et légende ou pas, dit Albert, c'est la seule chance pour Natil. Te souviens-tu de ces points de repère ?

Décontenancé par l'aplomb de ce petit homme, Mastok mit quelques secondes à répondre.

— D'après lui, en partant de la rivière qui traverse la palmeraie à deux kilomètres plus à l'est, il faut marcher en suivant le nord jusqu'à la masse rocheuse des serpents puis poursuivre vers l'est. Arrivé aux acacias, il faut remonter au nord jusqu'au Ténéré. Ensuite, ses explications devenaient floues et imprécises mais il disait toujours « celui qui souffre trouvera ».

— Avec ces seules explications, dit Octavia, le voyage est pour le moins